

L'ANGLAIS DANS LES CONTES DE VOLTAIRE

Graham Gargett
University of Ulster

Dire que Voltaire et sa carrière comme philosophe ont été influencés par l'Angleterre et les Anglais est plus qu'une évidence : c'est un des clichés les plus ressassés de l'histoire des Lumières françaises¹. Non seulement son séjour de deux ans et demi outre-manche (1726-1728) a fourni à l'apprenti-philosophe un lieu privilégié de rencontres sociales et intellectuelles, mais Voltaire fut aussi un visiteur exemplaire en ce sens qu'il se donna du mal pour apprendre la langue anglaise, tant et si bien qu'il publia l'*Essay upon the Civil Wars of France* (*Essai sur les guerres civiles de France*) et l'*Essay upon the Epic Poetry* (*Essai sur la poésie épique*) en anglais en 1727², entretenant peut-être pendant un certain temps l'idée de rester en Angleterre définitivement et d'y faire carrière comme auteur de langue anglaise, démarche insolite qui eût anticipé en quelque sorte le cheminement parallèle mais dans le sens inverse de Samuel Beckett deux siècles plus tard³. Quoi qu'il en soit, pendant le reste

- 1 C'est à John Morley (*Voltaire*, London, Macmillan, 1891, p. 58) qu'on doit l'idée que Voltaire arrive en Angleterre poète et en repart philosophe (« *Voltaire left France a poet, he returned to it a sage* »). Pour se former une notion de l'importance et de la signification de ce séjour on se reportera surtout à l'ouvrage magistral d'André-Michel Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire*, SVEC, 145-147 (1976), complété par René Pomeau, *Voltaire en son temps* (Oxford, Voltaire Foundation, 1995, 2 vol.), en particulier les chapitres 14 et 15 du premier volume (p. 165-202), et Haydn Mason, « Voltaire européen naissant et l'Angleterre », dans M. Delon et C. Seth (dir.), *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 23-31.
- 2 Voir les éditions critiques par Richard Waller et David Williams dans le tome 3B (Oxford, Voltaire Foundation, 1996), *The English Essays of 1727*, des *Œuvres complètes de Voltaire* [désormais OCV].
- 3 Il y a quarante ans, un article très influent de Harcourt Brown, « The composition of the *Letters concerning the English Nation* » (dans W.H. Barber, J.H. Brumfitt et al. (dir.), *The Age of the Enlightenment. Studies presented to Theodore Besterman*, London/Edinburgh, Oliver & Boyd, 1967, p. 15-34), fit largement accréditer l'idée qu'une proportion considérable du premier grand ouvrage « philosophique » de Voltaire, les *Lettres philosophiques*,

de sa vie, Voltaire rédigea de nombreuses lettres dans un anglais énergique, impressionnant et personnel. Il s'attacha aussi, même cinquante ans après son séjour dans le pays, à s'entretenir dans leur langue natale avec les (souvent trop) nombreux visiteurs et touristes anglais qui débarquaient à Ferney et assiégeaient l'écrivain le plus célèbre de l'Europe⁴. En raison de l'importance de la culture et de la langue anglaises pour Voltaire, il semblerait instructif d'étudier la présence de cette dernière dans son œuvre littéraire. Devant l'ampleur du corpus voltairien, je me propose ici de jeter un coup d'œil sur un aspect spécifique de cette production, les contes philosophiques.

Commençons, en 1768, par un des derniers contes, *La Princesse de Babylone*. Au cours de sa poursuite désespérée de la princesse Formosante, le prince Amazan visite à la vitesse de l'éclair un pays après l'autre. Après la froide Batavie, il débarque en Angleterre. Chemin faisant vers Londres, il aperçoit « un équipage versé dans une fosse ». Un milord vient d'avoir un accident de la route. Pourtant, il reste impassible. Ne « témoignant pas la plus légère impatience », il s'amuse à fumer. « Il se nommait milord What-then », précise l'auteur, avant d'ajouter : « ce qui signifie à peu près milord Qu'importe, en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires⁵ ».

La petite scène continue. Le plus serviable des jeunes princes, « Amazan se précipita pour lui rendre service ; il releva tout seul la voiture, tant sa force était supérieure à celle des autres hommes ». Mais l'aristocrate anglais est chiche en remerciements : « Milord Qu'importe se contenta de dire, Voilà un homme bien vigoureux ». Et il y a pire. À l'indifférence et à la franche impolitesse de cet Anglais soi-disant « cultivé » s'ajoute la xénophobie de la populace : « Des rustres du voisinage étant accourus se mirent en colère de ce qu'on les avait fait venir inutilement, et s'en prirent à l'étranger ; ils le menacèrent en l'appelant chien d'étranger, et ils voulurent le battre » (p. 154). Le jeune prince, qui paraîtrait mériter le prénom « Hercule » tout autant que le protagoniste d'un autre conte voltairien, *L'Ingénu*, calme facilement ces paysans. Il fait même plus, leur donnant assez d'argent pour pouvoir se payer plusieurs verres. Cette force physique et cette générosité finissent par

avait été rédigée par l'auteur lui-même en anglais. Plus récemment, cette thèse a été discréditée, surtout par deux articles, l'un du regretté J. Patrick Lee, « The unexamined premise: Voltaire, John Lockman and the myth of the *English Letters* » (dans *From Letter to Publication: Studies on correspondence and the history of the book*, SVEC, 2001:10, p. 240-270), l'autre de Nicholas Cronk, « The *Letters concerning the English Nation* as an English work: reconsidering the Harcourt Brown thesis » (SVEC 2001:10, p. 226-239).

4 Voir surtout Sir Gavin de Beer et André-Michel Rousseau (dir.), *Voltaire's British Visitors*, SVEC, 59 (1967).

5 *La Princesse de Babylone*, éd. J. Hellegouarc'h, OCV, t. 66 (1999), p. 153.

impressionner le taciturne et maussade Anglais, qui invite Amazan sans autre façon à sa maison de campagne.

On remarquera que le nom de milord *What-then* a subi une francisation immédiate et que, désormais, la traduction française remplace systématiquement l'original anglais. Mais la langue anglaise réapparaît très vite. Le voyage en carrosse vers la maison du milord est plutôt triste. « Après un quart d'heure de silence », explique le narrateur, « [milord Qu'importe] regarda un moment Amazan, et lui dit : *How dye do*, à la lettre, *Comment faites-vous faire ?* et dans la langue du traducteur, *Comment vous portez-vous ?* ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue » (p. 155).

Bien évidemment, le premier souci de Voltaire est de créer un effet humoristique. Et il y parvient. Or, il est relativement facile de faire rire ses concitoyens aux dépens des étrangers et de leurs bizarreries, linguistiques et autres. Dans le même chapitre, Voltaire fait mouche plusieurs fois, atteignant des cibles qui ont quelquefois un rapport avec le comportement incompréhensible des Anglais. Par exemple, il rappelle les défauts caractéristiques des Anglaises bien élevées en affirmant que « la maîtresse de la maison » ne les partage pas – ce qui fait presque penser à la célèbre scène shakespearienne de *Julius Caesar* où Marc Antoine ne cesse de déclarer qu'il n'est pas venu louer César mais plutôt l'enterrer. Bien entendu, il fait exactement le contraire, le louant sans cesse pendant plusieurs dizaines de vers. Chez Voltaire, « la maîtresse de la maison n'avait rien de cet air emprunté et gauche, de cette roideur, de cette mauvaise honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion ; elle ne cachait point par un maintien dédaigneux, et par un silence affecté, la stérilité de ses idées, et l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire » (p. 156). Comme Voltaire devait détester les fades et agaçantes Anglaises qu'il avait rencontrées dans sa jeunesse ! Par ailleurs, il étaye et renforce davantage encore ses réminiscences en mettant à contribution la langue anglaise. Une fois de plus, il s'agit de cibles chères aux Français, de nos jours comme au dix-huitième siècle. Revenons dans le carrosse du milord : « Il fut encore un quart d'heure sans parler ; après quoi il redemanda à son compagnon comment il faisait faire ; [on raconte toujours une bonne blague au moins deux fois] et si on mangeait de bon rost-beef dans le pays des Gangarides » (p. 155). Rost-beef, oui. Remarquons que Voltaire fait ici un gros effort linguistique. Il n'arrive pourtant pas à orthographier correctement « roast ». Mais il ne descend tout de même pas au niveau de la caricature : il évite le simple « rosbif » et le rappel du Jacques Rosbif de la scène comique. De justesse. Au fond, nous ne sommes pas très loin des « grenouilles » françaises si chères aux Anglais. Car si les grenouilles ont un homologue (des homologues ?) anglais, c'est

bien le(s) *pudding(s)*, dont la seule mention suffit en général pour provoquer ricanements, haussements d'épaules, voire de francs éclats de rire chez la plupart des Français. Écoutons Voltaire à nouveau : la maîtresse de maison, si louée par lui, « fit asseoir Amazan à côté d'elle, et lui fit manger des poudings de toute espèce » (p. 156). Quel régal ! À nouveau, l'orthographe voltairienne de « pudding » (*pouding*) n'est qu'approximative.

La langue anglaise sert donc ici à fournir une teinture de couleur locale. Elle souligne ce qui paraît étranger. Or, cet élément étranger n'est nullement menaçant ; il n'est qu'humoristique, partant inoffensif. Il renforce le sentiment de sécurité et de supériorité du lecteur. Les autres chapitres du conte d'ailleurs contiennent des exemples plus ou moins similaires s'appliquant à d'autres pays et à d'autres cultures. En Italie, Amazan est traité de *monsignor* par des musiciens qui voudraient en faire un *castrato* (Voltaire pourtant n'emploie pas le terme italien)⁶. En revanche, pour se moquer du penchant homosexuel qu'il reproche au clergé italien, Voltaire fait exclamer à un défilé de cardinaux et d'évêques, tous séduits par la beauté d'Amazan : « *San Martino, che bel' ragazzo ! San Pancratio, che bel' fanciullo !* » (p. 168). Dans cette occurrence, aucune traduction de l'italien n'est donnée. Même phénomène un peu plus tard dans le même chapitre, lorsque Voltaire évoque une « audience [...] moyennant la *buona mancia* [...] » (p. 171)⁷. De plus, le chapitre où Amazan visite l'Espagne contient tout naturellement une allusion à la cérémonie de l'auto-da-fé : d'après Voltaire, dans ces occasions, les prêtres, après s'être emparés des biens des juifs, « récitaient dévotement les propres prières des Palestins, tandis qu'on les cuisait à petit feu *por l'amor de Dios* » (p. 191). Dans d'autres contes, comme nous le verrons plus loin, on rencontre des exemples équivalents de mots individuels ou de phrases très courtes qui sont utilisés dans la langue originale (quelquefois avec, mais la plupart du temps sans traduction). Le but n'est d'ailleurs pas toujours humoristique. Dans *L'Homme aux quarante écus*, qui date de la même époque que *La Princesse de Babylone*, on trouve une allusion au jeu anglais de « whisk » (*whist*), et Voltaire d'admettre (par la bouche du protagoniste, bien entendu) sa maîtrise moins que parfaite de la prononciation anglaise : « Mes voisins et mes voisines jouent après dîner un jeu anglais que j'ai beaucoup de peine à prononcer, car on

6 « Ah ! monsignor, lui dirent-ils, quel charmant soprano vous auriez, ah ! si — comment si ? que prétendez-vous dire ? — ah, monsignor ! — Eh bien ? — si vous n'aviez point de barbe ! Alors ils lui expliquèrent très plaisamment et avec des gestes fort comiques selon leur coutume de quoi il était question » (p. 167).

7 Sorte de pourboire payé à la personne qui a ménagé l'audience.

l'appelle whisk⁸ ». Réminiscence de sa jeunesse, provoquée peut-être par une visite récente d'Anglais curieux de faire sa connaissance ? Nous reviendrons sur cette question plus tard. Pour l'instant, contentons-nous de constater que l'épisode du milord et de son carrosse rappelle vraisemblablement un incident arrivé à Voltaire lui-même, au moment de son exil en Angleterre. La scène est racontée par Wagnière, dans les « Additions au *Commentaire historique* » :

Passant un jour à pied dans les rues de Londres, la populace l'insulta, et allait lui jeter de la boue. Il monte aussitôt sur une pierre qui se trouve près de lui, et s'écrie en anglais : *Braves Anglais, ne suis-je pas déjà assez malheureux de n'être pas né parmi vous ? [...]* Il harangua si éloquemment, que ce peuple voulait à la fin le porter chez lui sur ses épaules⁹.

Même en faisant la part d'une certaine exagération, il est clair que, dans *La Princesse de Babylone*, Voltaire a pu s'inspirer, du moins en partie, d'un incident – ou d'incidents – qui lui étaient arrivés pendant son séjour anglais. Probablement pris à partie comme étranger, il s'en tira sans doute comme il put et, si son comportement fut vraisemblablement moins triomphal que ne le prétend l'anecdote rapportée par Wagnière, du moins le souvenir d'un tel incident dut-il rester assez vif dans la mémoire du philosophe.

Or, tous les dix-huitiémistes savent que le séjour de Voltaire en Angleterre eut lieu entre 1726 et 1728, après son célèbre désaccord avec le chevalier de Rohan-Chabot, à la suite duquel l'auteur fut emprisonné à la Bastille. Et comme je l'ai déjà dit, puisque Voltaire – grâce à ses efforts pendant cet exil volontaire – maniait l'anglais avec aisance et énergie, on s'attendrait à ce que la langue du pays, celle de Newton, Locke, Clarke, et d'autres influences importantes, fasse son apparition plutôt fréquemment dans les ouvrages du philosophe. Pourtant, il n'en est rien. À part un nombre assez restreint de noms de lieux (tels « le Monument¹⁰ », « Darby¹¹ », « Oxford¹² ») et de personnes – difficiles à éviter quand on décrit un pays étranger et les gens qu'on y a rencontrés –, la langue anglaise est pratiquement absente des *Lettres*

8 *L'Homme aux quarante écus*, éd. B. M. Bloesch, *OCV*, t. 66, p. 377. Remarquons pourtant que cette orthographe était courante à l'époque, comme en témoigne l'article rédigé par Jaucourt pour l'*Encyclopédie* (p. 377, n. 18).

9 Sébastien G. Longchamp et Jean-Louis Wagnière, *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages*, Paris, A. André, 1826, t. 1, p. 23, cité par J. Hellegouarch, *OCV*, t. 66, p. 154, n. 4.

10 *Lettres philosophiques*, Lettre 2, dans Voltaire, *Mélanges*, éd. J. Van den Heuvel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 5.

11 Lettre 3 (*ibid.*, p. 7).

12 Lettre 4 (*ibid.*, p. 10).

*philosophiques*¹³. Ceci pourrait d'ailleurs s'expliquer par le fait que la première version de l'ouvrage parut dans cette langue et fut destinée à un public anglais ou anglophone. Celui-ci aurait été plus intéressé par les remarques sur sa façon de vivre et par la comparaison entre l'Angleterre et la France que par la « couleur locale » fournie par une pléthore de références à des endroits et des noms anglais. Le cas du texte français des *Lettres philosophiques* ne rentre évidemment pas dans la même catégorie. Voltaire aurait pu y glisser un certain nombre d'expressions « albinoniennes¹⁴ » s'il l'avait voulu. En effet, le début de la première lettre semble prometteur, car Voltaire emploie le terme anglais *quakers* pour décrire le bon mais excentrique Andrew Pitt et ses coreligionnaires, bien qu'il faille attendre la troisième lettre pour trouver une explication¹⁵. Et pourtant les phrases, voire les mots anglais manquent complètement dans la vaste majorité des lettres. La première langue étrangère à y trouver droit de cité, curieusement, n'est pas l'anglais mais l'italien. Décrivant l'attitude de Cromwell envers les quakers dans la troisième lettre, Voltaire compare le mépris du « protecteur » anglais pour leur pacifisme à celui de Sixte-Quint pour une secte « *dove non si chiavava*¹⁶ ». Il faut attendre la dix-huitième lettre avant de lire quelques mots anglais, en l'occurrence un passage des plus célèbres, introduit par Voltaire comme « le monologue de la tragédie d'*Hamlet*, qui est su de tout le monde et qui commence par ce vers : *To be or not to be, that is the question* » (p. 82). Suit la traduction d'un passage qui n'est même pas cité, alors que les lecteurs du texte des *Letters concerning the English Nation* eurent droit aux deux passages en entier. Même chose quelques lignes plus bas, lorsque Voltaire traduit un passage de Dryden, encore une fois omettant l'original sauf les deux premiers vers : *When I consider life, 'tis all a cheat, / Yet fool'd by hope, men favour the deceit* » (p. 83). Et voilà les seuls très courts passages en anglais que l'on trouve : dans le reste de l'ouvrage, même dans les lettres décrivant des auteurs « anglais » tels que Swift, Addison, Wycherley, Congreve, etc., il n'y a pas un mot dans cette langue. Même dans un passage célèbre sur la valeur sociale du commerce Voltaire préfère évoquer le rôle de « la Bourse de Londres » plutôt

13 C'est aussi la conclusion de Fraser Mackenzie : « Pour le linguiste, l'élément anglais dans les *Lettres philosophiques* est moins grand qu'on ne l'attendrait » (*Les Relations de l'Angleterre et de la France d'après le vocabulaire*, t. 1, *Les Infiltrations de la langue et de l'esprit anglais ; anglicismes français*, Paris, E. Droz, 1939, p. 95).

14 Cet adjectif est de Voltaire : voir *La Princesse de Babylone*, éd. cit., p. 155.

15 « [Les disciples de Fox] tremblaient de toutes leurs forces au moment de l'inspiration. De là ils eurent le nom de quakers, qui signifie trembleurs » (*Mélanges*, éd. cit., p. 8).

16 Lettre 3 (*ibid.*, p. 8). Le texte anglais contient également ces quelques mots italiens : voir *Letters concerning the English Nation*, éd. N. Cronk, Oxford, Oxford University Press, 1994, p. 18.

que se référer au « Royal Exchange », et, dans la lettre suivante, il prétend que les croyances hétérodoxes de Samuel Clarke l'empêchèrent de devenir « archevêque de Cantorbéry », passage où – semble-t-il – il eût pu conserver le titre anglais de ce prélat.

La généralisation que je me suis permise plus haut, à savoir que l'anglais figure peu dans les ouvrages de Voltaire, semble du reste valable pour l'ensemble de l'œuvre voltairienne¹⁷. En ce qui concerne les contes, il faut attendre les tout derniers pour trouver une présence significative. Comme l'observe Frédéric Deloffre, dans son édition magistrale des *Romans et contes* : « Les dernières œuvres de fiction de Voltaire s'inscrivent résolument dans un cadre anglais. Il y a là une nouveauté marquée ; tous les autres contes en effet mettent en scène des personnages orientaux – la plupart –, ou, à défaut, modernes et "continentaux"¹⁸ ». Mais un *cadre* anglais n'implique pas forcément la présence de la *langue* anglaise, comme nous l'avons déjà vu dans le cas des *Lettres philosophiques*. On pourrait citer aussi *Candide*, où un chapitre se déroule au large de la côte anglaise. Il y est question de la fameuse exécution de l'amiral Byng, « pour encourager les autres¹⁹ ». Pas un mot d'anglais pourtant. Et il y a aussi *L'Ingénu*. Le jeune protagoniste, ce « noble sauvage » qui est en réalité un Français élevé par les Hurons, admire l'Angleterre et les Anglais, dont il a appris la langue. Cet enthousiasme ne l'incite pourtant jamais à proférer un seul mot anglais. Tout de même, nous allons voir que la langue anglaise – si elle ne semble pas avoir une grande importance par rapport au *nombre* de mots anglais présents dans le texte – joue en effet un rôle significatif dans les deux derniers contes, *Les Oreilles du comte de Chesterfield* (1775) et *l'Histoire de Jenni* (1775)²⁰. Nous allons surtout nous pencher sur ce dernier. Certes, *Les Oreilles du comte de Chesterfield* est un ouvrage intéressant, un mélange

17 Il faut préciser que je parle des textes destinés à la publication, et ce à partir de mes impressions plutôt que d'une enquête menée scientifiquement. Quant à la correspondance de Voltaire, la situation est peut-être différente, et il y aurait une étude des plus intéressantes à faire à ce sujet. L'article de H. Mason déjà cité contient des aperçus significatifs à cet égard.

18 *Romans et contes*, éd. F. Deloffre, avec la collaboration de J. Hellegouarc'h et J. Van den Heuvel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 1215. F. Deloffre est responsable de la présentation et de l'annotation des *Oreilles du comte de Chesterfield* et de *l'Histoire de Jenni* (p. ix).

19 *Candide ou l'optimisme*, éd. R. Pomeau, OCV, t. 48 (1980), p. 224. Le chapitre s'intitule : « Candide et Martin vont sur les côtes d'Angleterre ; ce qu'ils y voient ».

20 On pourrait ajouter que les *Lettres d'Amabed* (dont la version définitive date de décembre 1768 ou janvier 1769 : voir *Romans et contes*, éd. cit., p. 1105) s'inspirent – ironiquement – de Richardson (Ahmad Gunny, *Voltaire and English Literature*, SVEC, 177, 1979, p. 270-277), et que *Le Taureau blanc* (1774) est prétendument, d'après le sous-titre, « Traduit du syriaque par Mr. Mamaki, interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales » (*Romans et contes*, éd. cit., p. 527).

de thèmes différents, sorte de pot-pourri qui ressemble un peu au conte de ce nom²¹. Mais la présence de la langue anglaise n'y est pas très importante. Mis à part des noms de lieux comme Guid'hall²² (au lieu de Guild Hall), Covent-Garden (p. 586), ou Exchange-Alley (p. 587), on trouve surtout des noms de personnes. Certains sont authentiques, tel celui de Banks (qui accompagna Cook dans son voyage dans le Pacifique, p. 586) ; d'autres sont inventés, comme celui du prêtre qui figure dans le titre du conte. Car le titre complet est le suivant : *Les Oreilles du comte de Chesterfield et le chapelain Goudman*. Goudman. Voltaire n'arrive même pas à orthographier correctement le nom de ce bonhomme, ce qui crée un effet comique mais curieusement satisfaisant pour un lecteur anglophone²³. La fiancée de Goudman s'appelle aussi, assez cocassement, Mlle Fidler : ce nom fait penser à quelqu'un qui joue du violon mais aussi à une personne qui ne peut rester tranquille, qui ne s'arrête pas de bricoler. Elle a tôt fait cependant de changer d'attitude dès qu'elle apprend que son fiancé n'a pas obtenu le bénéfice qui lui avait été promis : elle le quitte pour celui qui lui a été préféré – « mon rival eut ma place et ma maîtresse » (p. 578). Son action déloyale rappelle encore une acception du verbe « *to fiddle* », c'est-à-dire tricher ou dénaturer quelque chose volontairement²⁴. On aimerait donc croire que ce nom de Fid(d)ler est une invention de Voltaire, qui aurait ainsi démontré une fois de plus sa prouesse dans le maniement de la langue anglaise²⁵.

21 Pour une étude magistrale de ce conte « hybride », voir Christiane Mervaud, « *Les Oreilles du comte de Chesterfield* : problèmes d'identité générique », *Revue Voltaire*, 6 (2006), p. 197-213.

22 *Romans et contes*, éd. cit., p. 577.

23 Il y a pourtant une bonne part d'ironie là-dedans car, comme le rappelle Ch. Mervaud, à la fin du conte, ce « *good man* » aura changé de caractère : « Le chapelain Goudman ne mérite plus son nom ; il satisfait ses désirs, mais ne s'embarrasse point de scrupules » (« *Les Oreilles du comte de Chesterfield...* », art. cit., p. 212).

24 Surtout dans un contexte financier, comme l'illustre l'expression « *to fiddle the accounts* » (« maquiller la comptabilité »).

25 Normalement, pourtant, le mot serait orthographié avec deux « d » – « Fiddler ». Ainsi Voltaire semblerait encore une fois avoir commis une petite erreur à cause peut-être du long intervalle entre sa pratique habituelle de la langue anglaise et le moment où il crée son texte. F. Deloffre remarque : « Ce nom de miss Fidler rappelle *Le Doyen de Killerine*, de l'abbé Prévost, avec lequel le conte de Voltaire n'est pas sans présenter des analogies de ton » (*Romans et contes*, éd. cit., p. 1208). Pour une fois, on a du mal à comprendre la logique de Deloffre. D'abord, il n'y a pas de personnage du nom de « Fidler » dans *Le Doyen de Killerine*, le seul nom ayant quelque rapport avec lui étant « Fincer ». D'ailleurs, on ne décèle pas la moindre ressemblance entre ce roman de 399 pages (édition de Jean Sgard, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1978) empêtré d'analyses psychologiques et de rebondissements rocamboliques, et *Les Oreilles du comte de Chesterfield*, ouvrage où prime par-dessus tout « sa vivacité et sa brièveté » (éd. cit., p. 1207) et où figurent

À part les noms propres, il y a apparemment peu de chose. Le bénéfice perdu qui fait disparaître la fiancée du chapelain est rendu correctement en anglais : « Il vaquait un bon *preferment* [...] »²⁶. Il est question aussi de « guinées » et de « schellings », *guineas* et *shillings* en anglais. On pourrait peut-être prétendre, avec quelque justification, qu'il est possible de déceler ici des réminiscences personnelles du vieux Voltaire : ainsi Guildhall, Covent-Garden, Exchange-Alley seraient des endroits qu'il aurait connus lors de son séjour en Angleterre. Cette teinture de couleur locale viendrait donc d'un fond de souvenirs devenus précieux à un âge avancé tout comme le calcul de la valeur de trente guinées indiquerait une personne qui avait maîtrisé autrefois les bizarreries du système monétaire britannique. Certes, la phrase suivante donne presque l'impression que Voltaire fait parade de ses connaissances, tant le calcul paraît aisé : « Trente guinées font six cent trente shellings, c'est près de deux shellings par jour » (p. 581)²⁷. Au total, pourtant, la présence de la langue anglaise dans *Les Oreilles du comte de Chesterfield* est minime. Nous allons voir qu'elle joue un rôle sensiblement plus important dans *l'Histoire de Jenni*.

Or, jusqu'à une époque très récente, ce conte n'a jamais eu très bonne presse. D'après F. Deloffre, qui est en général des plus perspicaces, « *Candide*, qui refusait la transcendance, finissait pourtant par y atteindre par une sorte d'approfondissement radical de la condition humaine. *L'Histoire de Jenni*, ouvrage plein de bonnes intentions, mais qui se ressent de la situation inconfortable de son auteur, pris entre ses liaisons avec le parti athée et ses propres convictions théistes, ne s'élève guère au-dessus de la littérature pour l'école du dimanche »²⁸. Cette appréciation me semble erronée à plus d'un titre. Ne serait-ce que du point de vue littéraire, le dernier conte de Voltaire, rédigé – ne l'oublions pas – par un octogénaire, pétille d'esprit. Le premier chapitre est un tour de force particulièrement amusant. Certes, la forme du conte, qui – dans ses derniers chapitres – se transforme en dialogue soutenu²⁹, a agacé certains. Mais, à notre époque postmoderne, pourquoi

surtout « quelques-unes des hantises les plus significatives de Voltaire pendant cette période » (p. 1206), autrement dit le débat sur le matérialisme, la relativité (à la suite de la découverte de Tahiti), la mortalité, et la place fortuite de l'être humain dans l'univers.

26 *Romans et contes*, éd. cit., p. 577.

27 Une guinée valait (et cela jusqu'à la réforme monétaire des années 1970) 21 shillings, alors que la livre n'en valait que 20. D'où des calculs très complexes même pour les autochtones.

28 *Romans et contes*, éd. cit., p. 1227.

29 Comme le constate Ch. Mervaud, « cette invasion du dialogue est une tendance lourde des contes depuis *L'Homme aux quarante écus*, et elle s'accroît dans les derniers contes, surtout dans *l'Histoire de Jenni* » (« *Les Oreilles du comte de Chesterfield...* », art. cit., p. 203).

s'en formaliser ? Au contraire, pourquoi ne pas louer l'esprit d'invention et le modernisme technique du maître ? Comme le dit très bien François Tilkin, « c'est à ce texte qu'il revient de réaliser une sorte d'équilibre entre le romanesque et le dialogue³⁰ ». De plus, pour revenir à notre préoccupation majeure, la langue anglaise contribue non seulement à l'humour du récit, mais elle sert aussi d'une sorte de caution intellectuelle dans des endroits philosophiquement sérieux.

Tout d'abord, comme ailleurs, il y a les noms, en particulier celui du père de Jenni, le révérend Freind. À première vue, voici le type même de l'invention voltairienne. *Friend* signifie, bien entendu, « ami » en anglais. Or, comme on l'a déjà vu plusieurs fois, Voltaire défigure souvent l'orthographe anglaise. Alors, quel nom plus convenable pour ce pasteur sympathique, admirable à tous les égards, que « Freind » ? Seulement il a été démontré que des « Freind » (dont le nom était orthographié comme le fait Voltaire) existaient bel et bien en Angleterre au XVIII^e siècle. Ce personnage de pasteur semble en fait créé à partir de deux frères qu'avait connus Voltaire lors de son séjour outre-Manche³¹. Pour cette fois, du moins, Voltaire n'a pas mal orthographié. Et puis, il y a Mme Clive-Hart.

Cette dame redoutable, « belle » mais en même temps « masculine », est celle qui détourne le jeune héros du conte du droit chemin. Athée effrontée, elle tue son mari et essaie aussi d'empoisonner la fiancée de Jenni. Son nom signifie littéralement « pourfendeur/euse de cœurs », celui ou celle qui coupe le cœur en deux. Encore une fois, on s'interroge. Il semblerait cette fois que Voltaire ait effectivement inventé ce nom, qui ressemble quelque peu aux

30 F. Tilkin, « Le dialogue philosophique comme genre inséré », *Revue Voltaire*, 5 (2005), p. 93-103 (ici p. 103). Une des conclusions de Ch. Mervaud dans son analyse des *Oreilles du comte de Chesterfield* semble s'appliquer au rôle des dialogues dans *l'Histoire de Jenni* : « L'intérêt se déplace de la destinée d'un personnage [...] aux problèmes généraux que ses mésaventures permettent de traiter. Ainsi s'opposent et se confrontent, par le recours à deux genres, l'individu et l'humanité tout entière, le premier pris en charge par un récit-cadre, les problèmes afférents à la seconde traités par le dialogue philosophique » (« *Les Oreilles du comte de Chesterfield...* », art. cit., p. 207-208).

31 F. Deloffre évoque « un nommé John Freind, né en 1675, nommé en 1704 professeur de chimie à l'université d'Oxford, où il avait fait ses études, [et qui] abandonna cette place pour accompagner pendant deux ans milord Peterborough à l'armée d'Espagne en qualité, non de chapelain, comme le dit Voltaire, mais de médecin », ajoutant qu'« en 1723, il entra au Parlement » (*Romans et contes*, éd. cit., p. 1228). J.H. Brumfitt et M.I. Gerard Davis fournissent des détails supplémentaires qui éclaircissent quelque peu le procédé de Voltaire. John Freind qui, d'après eux, devint député pour Launceston en 1722, fut un ami de Newton. Il avait deux frères, tous les deux prêtres anglicans, dont l'un était bien connu comme savant et personnage estimable (*L'Ingénu and Histoire de Jenni*, éd. J.H. Brumfitt et M.I. Gerard Davis, Oxford, Blackwell, 1960, p. lxx). Voltaire devait être parfaitement conscient que ce nom de famille authentique et historiquement exact faisait infailliblement penser en même temps à *friend/ami*.

noms de certains personnages de Fielding, romancier que Voltaire connaissait certainement. On pense par exemple au squire « Allworthy », dans *Tom Jones*, homme des plus estimables à tous les égards³². Clive-Hart, Fid(d)ler, Goudman : décidément, vers la fin de sa vie, Voltaire semble prendre goût à inventer des noms anglais.

N'oublions pas non plus Mlle Primerose (« primevère »), jeune fille belle, chaste, vertueuse au plus haut point. Or, je viens d'évoquer Fielding. Mlle Primerose fait penser à un autre romancier anglophone, Oliver Goldsmith, le nom de famille du bon pasteur de son *Vicaire de Wakefield* étant justement « Primrose ». Voltaire connaissait-il ce roman ? Est-ce là qu'il trouva le nom de la fiancée de Jenni, fils d'un autre bon pasteur ? On n'oserait l'affirmer, mais la coïncidence ne manque pas de frapper, et les rapports entre Goldsmith et Voltaire méritent certainement d'être explorés plus qu'ils ne l'ont été dans le passé. Et puis il y a « Jenni » lui-même. Quel drôle de prénom pour un héros ! Rien qu'à l'entendre, tout anglophone pensera immédiatement à une femme plutôt qu'à un jeune homme vigoureux ! Les traductions anglaises de l'époque remplaçaient cette bizarre appellation par « young James », alternative beaucoup plus croyable. En effet, la forme familière de « James », « Jamie », est toujours employée à l'heure actuelle, surtout en Écosse, et c'est peut-être la ressemblance entre « Jamie » et « Jenni » qui explique la présence de ce prénom inattendu³³.

Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de Jenni* contient aussi un certain nombre d'expressions anglaises. Citons le début du récit où une Espagnole, Doña Las Nalgas, raconte l'arrivée des Anglais devant sa ville de Barcelone :

Ce peuple, qui venait nous attaquer de si loin, s'appelle d'un nom qu'il est difficile de prononcer, car c'est *English*. Notre révérend père inquisiteur don Jeronimo Bueno Caracucarador prêcha contre ces brigands [...]. Il nous assura que les English avaient des queues de singes, des pattes d'ours, et des têtes de perroquets ; qu'à la vérité ils parlaient quelquefois comme des hommes, mais qu'ils sifflaient presque toujours [...]³⁴.

32 Il est vrai que Voltaire semble avoir peu d'estime pour ce roman, mais il possédait un exemplaire de la traduction de La Place et il aurait certainement pu s'en inspirer pour donner à son conte une teinture anglaise. Pour l'opinion de Voltaire sur Fielding, voir A. Gunny, *Voltaire and English Literature*, op. cit., p. 279-280, et E. M. Langille, pour qui *Tom Jones* aurait été une source d'inspiration majeure pour *Candide* (« La Place's *Histoire de Tom Jones, ou l'Enfant trouvé* and *Candide* », *Eighteenth-Century Fiction*, 19, n° 3, Spring 2007, p. 267-289).

33 Je remercie mon collègue John McCann de m'avoir suggéré cette explication.

34 *Romans et contes*, éd. cit., p. 598 (italiques de Voltaire).

Ici, l'humour créé par l'emploi d'un mot anglais est retourné contre les Espagnols, qui incarnent une attitude superstitieuse, enfantine, pitoyable. « Le soir », poursuit Las Nalgas, « on nous conta que [...] nous avons blessé un jeune English, et qu'il était entre nos mains. On cria dans toute la ville : *Vittoria, vittoria*, et on fit des illuminations » (p. 598). Cette réaction chauvine, le comble du ridicule, se manifeste juste après la prise par les Anglais de la citadelle. Lorsque Las Nalgas et son amie, Doña Boca Vermeja, réussissent à voir le beau jeune homme qui ressemble plus à « l'Apollon du Belvédère de Rome » qu'au monstre décrit par l'inquisiteur, l'une d'elles s'écrie : « *Oh que hermoso muchacho !* » (p. 599). Et Voltaire de faire observer, à la fin du chapitre, que Las Nalgas « était une femme qui ne manquait pas d'un certain esprit que les Espagnols appellent *agudeza* » (p. 600).

En effet, ce qui est vraiment intéressant dans les trois premiers chapitres de ce conte, c'est l'espèce de contrepoint qui a lieu entre la langue anglaise et la langue espagnole, incarnant respectivement raison et superstition, équilibre et folie. Ce contraste est si délibéré qu'il se remarque même dans les noms des personnages espagnols, noms que Voltaire a évidemment pris un plaisir malin à fabriquer. Les deux jeunes femmes, qui sont au fond plus sensibles à la sensualité qu'à la superstition, s'appellent « Mademoiselle les Fesses » (*Las Nalgas*) et « Mademoiselle Bouche-Vermeille » (*Boca Vermeja*). Le père inquisiteur se nomme « Le Seigneur Jean Bon Rôtisseur » (*Don Jeronimo Bueno Caracucarador*). Au chapitre 3, le bavard bachelier de Salamanque, représentant du catholicisme qui finit par devenir anglican, s'appelle « Don Inigo y Medros y Comodios y Papalamiendo », nom plus ou moins traduisible par « Monsieur Nigaud et Menteur et Mangeur de Dieu et Lèche-Pape ». Il y a d'ailleurs au moins un endroit où Voltaire mélange anglais et espagnol, pour créer un effet particulièrement cocasse : le comte de Peterborough se contente de « faire fouetter Caracucarador, comme ce misérable avait fouetté miss Boca Vermeja et miss las Nalgas » (p. 603).

Le mot *English*, utilisé également comme nom et comme adjectif, paraît huit fois au chapitre 2 du conte. L'humour créé par Voltaire vient en partie du fait que ce mot bizarre semble correspondre – aussi bien pour un lecteur français sophistiqué et averti que pour une Espagnole ignorante et superficiellement dévote – du moins linguistiquement, à l'idée d'un « monstre » barbare, alors qu'en réalité les vrais sauvages sont les Espagnols, aussi fanatiques que cruels. Nous assistons ici au même genre de renversement que dans la première des *Lettres philosophiques*, où – après quelques lignes – le lecteur ne rit plus aux dépens du quaker, cet Anglais excentrique affublé de vêtements bizarres et attaché à des habitudes ridicules, mais aux dépens du Français soi-disant

civilisé (Voltaire lui-même) qui – tel un automate, voire presque un singe – ne peut se défaire des gestes machinaux de politesse qui caractérisent la société française. L'Autre (vrai ou apparent) devient le symbole de la raison et déclenche une réaction humoristique qui est le contraire de celle anticipée par le lecteur et qui l'incite à changer radicalement de perspective³⁵. Dans *l'Histoire de Jenni*, le lecteur est déjà encore plus complice que dans les *Lettres philosophiques* : l'humour linguistique de Voltaire, qui pour moi fait preuve d'une virtuosité éblouissante, n'en renforce pas moins un message déjà accepté par une majorité des lecteurs.

L'Histoire de Jenni contient deux dialogues « philosophiques », le premier (chapitre 3) entre le pasteur Freind et le bachelier de théologie Don Inigo, qualifié de « Dialogue des *Mais* ». Le deuxième dialogue, beaucoup plus long, occupe quatre des derniers chapitres du conte (8-11), et oppose le même pasteur Freind à un représentant de l'athéisme, Birton. La langue anglaise n'y joue pratiquement aucun rôle, ce qui est peu surprenant, me semble-t-il. Puisque Freind et Birton sont tous les deux Anglais, la langue ne peut plus servir de caution intellectuelle à l'un des deux points de vue. Pourtant, il arrive à l'athée Birton d'évoquer un « philosophe *frenchman*³⁶ », en l'occurrence Voltaire lui-même. Ce long dialogue me paraît particulièrement intéressant, ne serait-ce que parce qu'il semble représenter deux aspects de la pensée de Voltaire. Celui-ci sent très bien la force de certains arguments avancés par les athées, mais il y a en lui quelque chose qui veut espérer que la vie n'est pas dépourvue de signification. Les sceptiques devraient lire *Les Adorateurs*, qui date de 1768 et qui montre également ces deux faces de la personnalité du patriarche³⁷.

Essayons de dresser un court bilan des paroles anglaises dans les contes de Voltaire. Tout d'abord des mots anglais et des expressions anglaises sont utilisés – comme le sont d'ailleurs mots et expressions d'autres langues – pour fournir une teinture de couleur locale, souvent, mais pas toujours, de caractère humoristique. Derrière cet emploi plutôt décoratif, la langue anglaise constitue le plus souvent (mais pas toujours, comme nous l'avons

35 Pour une analyse magistrale de la technique employée par Voltaire, voir Jean Sareil, « Voltaire polémiste ou l'art dans la mauvaise foi », *Dix-huitième siècle*, 15 (1983), p. 345-356. Voir aussi, sur Voltaire et l'altérité, la très belle étude de Henri Coulet, « *L'autre* dans les dialogues philosophiques de Voltaire », *Revue Voltaire*, 5 (2005), p. 63-70.

36 *Romans et contes*, éd. cit., p. 631.

37 H. Coulet caractérise parfaitement ce texte, lorsqu'il évoque « la polémique et l'ironie satirique [qui] sont remplacées dans ces beaux et graves dialogues [...] par l'exposé des certitudes, des doutes, des ignorances et des refus constituant la philosophie de Voltaire » (« *L'autre* dans les dialogues philosophiques de Voltaire », art. cit., p. 67).

vu à plusieurs reprises) une sorte de caution intellectuelle, une garantie du poids d'un argument. D'après F. Deloffre, qui a sans doute raison, le cadre anglais des derniers contes de Voltaire s'explique par le fait que la plupart des ouvrages de l'« officine holbachique » qu'il voulait réfuter étaient censés être édités à Londres³⁸. Mais, au-delà de ce besoin tactique, l'anglais incarne la raison, la modération, la respectabilité intellectuelle, si l'on peut dire : bien entendu, certains mots anglais peuvent déclencher une réaction humoristique, mais l'humour en question s'inspire de l'excentricité anglaise, qualité anodine et inoffensive, tout au plus quelque peu agaçante. Par contraste, des langues comme l'espagnol ou l'italien symbolisent en général pour Voltaire les pires aspects du catholicisme : son fanatisme, sa sournoiserie, son hypocrisie, sa violence³⁹. L'humour créé s'apparente à l'humour noir : en effet, n'est-il pas étonnant que Voltaire arrive à rendre un nom comme *Caracucarador* amusant, à une époque où – ne l'oublions pas – l'Inquisition brûlait toujours ses victimes⁴⁰ ? Même à notre époque, si peu sujette à se montrer choquée par quoi que ce soit, il a fallu longtemps avant qu'un certain humour se développe autour de la Shoah⁴¹. Mais il y a sans doute plus. L'anglais représente une prise de position aussi en faveur de l'espèce d'équilibre politico-religieux incarné par l'église anglicane, institution dont Voltaire s'était moqué dans les *Lettres philosophiques* mais qu'il admire de plus en plus à mesure qu'il vieillit⁴². Un exemple particulièrement frappant se trouve dans une lettre que Voltaire adresse à Saint-Lambert le 4 avril 1769, peu de temps après le scandale qu'il crée en faisant ses pâques : « J'ai déclaré expressément que je mourais dans la religion du roi très chrétien mon maître et de la France ma patrie, *as it is establish'd by act of parlement*. Cela est fier et honnête » (D 15570). Finalement, à partir de 1768 environ, me semble-t-il, l'emploi par Voltaire de la langue anglaise traduit une sorte de nostalgie, une recherche peut-être inconsciente de ses expériences de jeune homme en exil, un exil devenu une des époques les plus passionnantes de sa vie. En cela, il a été stimulé par le passage à Ferney de nombreux visiteurs anglophones. Il suffira d'en mentionner un seul.

38 *Romans et contes*, éd. cit., p. 1221.

39 Le rôle de l'italien dans les *Lettres d'Amabed* fournit un excellent exemple. Le père Fa tutto est une version beaucoup plus méchante du père Tout-à-tous de *L'Ingénu*, qui est hypocrite sans plus (il y a aussi dans les *Lettres d'Amabed* un père Fa molto). Le texte contient régulièrement des mots et même des phrases italiens, par exemple *apostato*, *apostata*, *scomunicato*, *inquisitori*, *il lo converterò*, etc.

40 Notons aussi la représentation très différente de l'Inquisition dans *Candide*.

41 On pense, par exemple, au film de Roberto Benigni, *La Vita è bella* (1997).

42 Voir Graham Gargett, *Voltaire and Protestantism*, SVEC, 188 (1980), p. 436-452.

Dans un siècle où les Anglais étaient connus pour leur excentricité, Frederick Augustus Hervey se signalait tout particulièrement par la sienne. Les nombreux hôtels Bristol en France et ailleurs doivent en effet leur nom à cet aristocrate anglais, grand voyageur et troisième petit-fils du premier comte de Bristol. Après la mort de ses deux frères aînés, il succède au titre, mais il avait entrepris une carrière ecclésiastique, et il deviendra tout d'abord évêque de Cloyne dans le sud de l'Irlande, puis évêque anglican de Derry, un des diocèses les plus riches du pays⁴³. Or, le père de Hervey, John, baron d'Ickworth, garde des Sceaux entre 1740 et 1743 (date de sa mort), avait été un grand ami de Voltaire pendant le séjour de celui-ci en Angleterre : dans la vingtième des *Lettres philosophiques*, Voltaire lui accorde les honneurs de la traduction d'un poème anticlérical que Hervey avait composé en Italie (« Qu'ai-je donc vu dans l'Italie : Orgueil, astuce, et pauvreté », etc.) et, plus tard, il devait lui écrire une sorte de « lettre-programme » justifiant son emploi du terme de « siècle de Louis XIV »⁴⁴. Or, ce fut à l'intention de Molly, épouse de Hervey, – ou peut-être à l'intention de Hervey lui-même – que Voltaire avait accompli l'une des prouesses linguistiques les plus impressionnantes de son séjour anglais, composant en anglais l'éloge suivant :

*H...y would you know the passion
 You have kindled in my breast?
 Trifling is the inclination
 That by words can be express'd.
 In my silence see the lover;
 True love is by silence known;
 In my eyes you'll best discover
 All the power of your own*⁴⁵.

Dans son édition du poème, Nicholas Cronk démontre la très réelle possibilité d'une ambiguïté sexuelle dans ces vers⁴⁶, possibilité qui semble quelque peu renforcée par la réaction de Voltaire lorsque le fils de Hervey lui rend visite en

43 Sur Hervey, voir William S. Child-Pemberton, *The Earl Bishop*, London, Hunst & Blackett, 1924, 2 vol. ; Magdalen King-Hall, *The Edifying Bishop: the story of Frederick Hervey, Earl of Bristol and Bishop of Derry*, London, Peter Davies, 1951 ; John R. Walsh, *Frederick Augustus Hervey, 1730-1803, fourth earl of Bristol, bishop of Derry*, « Le bienfaiteur des catholiques », Maynooth, Department of Modern History, St. Patrick College, 1972.

44 Vers le 1^{er} juin 1740 (D 2216). Voir aussi R. Pomeau (dir.), *Voltaire en son temps*, op. cit., t. 1, p. 399-400.

45 *Poésies de 1722-1727*, éd. N. Cronk, OCV, t. 3A, (1994), p. 309. Plus tard, ces vers firent fortune en Angleterre, après avoir été publiés en 1755 (OCV, t. 3A, p. 307-308 ; R. Pomeau (dir.), *Voltaire en son temps*, op. cit., t. 1, p. 186 ; A.-M. Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire*, op. cit., p. 95).

46 OCV, t. 3A, p. 304-309.

1764. Le futur évêque échange des bons mots avec le maître sur le théâtre et l'Église et, d'après de Beer et Rousseau, improvise des vers à sa louange, vers auxquels le grand homme répond :

Le Nord ne peut glacer les Flammes immortelles
Vous nous en apportés les vives Étincelles,
Vous les ferés briller dans la Chaire, au Sénat,
Vous servirés l'Église, et beaucoup mieux l'État [...] ⁴⁷.

Or, ces vers reprennent presque textuellement une partie du texte d'un autre poème de circonstance composé par Voltaire en Angleterre, cette fois en français, les *Vers de M. de Voltaire à M. H. Anglais qui l'avait comparé au soleil* :

Le feu que Prométhée au ciel avait surpris
N'est point dans les climats, il est dans les esprits.
Le Nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Vous brillerez partout, dans la chaire, au sénat :
Vous servirez le prince et beaucoup mieux l'État [...].

286

Le destinataire de ces vers ayant été presque certainement Lord Hervey, leur réemploi à propos de son fils ne peut manquer de frapper : quelle qu'ait pu être la nature des relations entre l'aristocrate anglais et Voltaire, celles-ci furent assez vives pour permettre au philosophe de rappeler, en l'honneur du fils de Hervey, un poème rédigé presque quarante ans plus tôt. Grand seigneur passablement sceptique, Hervey encouragera la tolérance chez lui, patronnant un an avant la composition de l'*Histoire de Jenni* une mesure pro-catholique au parlement irlandais (1774). Le nom de son chapelain, qui lui aussi fera un périple à Ferney et à qui nous devons un long récit de cette visite, est Martin Sherlock⁴⁸. Or, l'*Histoire de Jenni* est censée avoir été rédigée « Par Mr. Sherloc ». Bien que d'autres Sherlock aient pu inspirer aussi Voltaire⁴⁹ et que la visite en question date de 1776, un an après la publication du conte, il n'est pas impossible que le souvenir du chapelain de l'évêque de Derry ait contribué au choix de ce nom. Quand on ajoute que Hervey, en tant qu'évêque, siégeait au parlement irlandais, on opère un nouveau rapprochement avec le texte de Voltaire, où le pasteur Freind – exceptionnellement pour l'époque – est en même temps prêtre anglican et membre du parlement anglais. Des

⁴⁷ Cité dans G. de Beer et A.-M. Rousseau (dir.), *Voltaire's British Visitors*, op. cit., p. 97. D'après W.S. Childe-Pemberton, Hervey aurait rendu une deuxième visite à Voltaire autour de 1772.

⁴⁸ Ce récit est reproduit dans *ibid.*, p. 181-187.

⁴⁹ Par exemple William Sherlock (voir *Romans et contes*, éd. cit., p. 1233-1234) ou Thomas Sherlock (voir *L'Ingénu and Histoire de Jenni*, éd. cit., p. 130).

réminiscences de John Hervey et de son épouse, Molly, réminiscences avivées par la visite puis le souvenir de leur fils Frédéric, auront peut-être stimulé aussi la mémoire de Voltaire dans ses dernières années en lui rappelant un moment où sa maîtrise de la langue anglaise et sa créativité dans cette langue étaient à leur plus haut point.

L'emploi de la langue anglaise dans les contes de Voltaire, bien que plutôt rare, me semble donc un domaine très riche en signification, aussi bien en ce qui concerne les opinions philosophiques du maître que ses pensées intimes à un âge avancé. Paradoxalement, l'anglais, pratiquement absent des premiers contes (comme des autres ouvrages, exception faite de la correspondance), s'il ne représente jamais plus qu'un pourcentage infime de l'ensemble des textes, paraît prendre une importance croissante dans les derniers contes. J'ai hasardé quelques raisons pour expliquer ce phénomène apparent. À d'autres de se pencher plus systématiquement sur cette question et peut-être d'étudier également le rôle des autres langues, non seulement dans les contes mais aussi dans le reste du vaste corpus voltairien.